

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

ZULIME

VOLTAIRE

Tragédie — 1801

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	21
ACTE III	37
ACTE IV	55
ACTE V	69

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Zulime, Atide, Mohadir.

ZULIME *(d'une voix basse et entrecoupée, les yeux baissés, et regardant à peine Mohadir)*

Allez, laissez Zulime aux remparts d'Arsénié ;
Partez ; loin de vos yeux je vais cacher ma vie ;
Je vais mettre à jamais, dans un autre univers,
Entre mon père et moi la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, et mon destin m'entraîne. 5
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène ;
Consolez les vieux ans de mon père affligé :
Je l'outrage, et je l'aime ; il est assez vengé.
Puissent les justes cieux changer sa destinée !
Puisse-t-il oublier sa fille infortunée ! 10

MOHADIR

Qui, lui ! vous oublier ! grand dieu, qu'il en est loin !
Que vous prenez, Zulime, un déplorable soin !
Outragez-vous ainsi le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre ;
Qui, vous laissant le choix de tant de souverains, 15
De son sceptre avec joie aurait orné vos mains ?
Quoi ! dans vous, dans sa fille, il trouve une ennemie !

Dans cet affreux dessein seriez-vous affermie ?
Ah ! ne l'irritez point, revenez dans ses bras.
Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas ; 20
Cette voix d'un vieillard qui nourrit votre enfance
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence ;
Bénassar votre père espérait aujourd'hui
Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
À son coeur ulcéré que faut-il que j'annonce ? 25

ZULIME

Porte-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse :
C'est tout ce que je puis ; et c'est t'en dire assez.

MOHADIR

Vous pleurez, vous, Zulime ! et vous le trahissez !

ZULIME

Je ne le trahis point. Le destin qui l'outrage
Aux cruels Turcomans livrait son héritage ; 30
Par ces brigands nouveaux pressé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts ;
Et, quel que soit l'objet du soin qui me dévore,
J'ai suivi son exemple.

MOHADIR

Hélas ! Suivez-le encore. 35
Il revient ; revenez, dissipez tant d'ennuis :
Remplissez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME

Je ne puis.

MOHADIR

Vous le pouvez. Sachez que nos tristes rivages
Ont vu fuir à la fin nos destructeurs sauvages, 40
Dispersés, affaiblis, et lassés désormais
Des maux qu'ils ont soufferts et des maux qu'ils ont faits.
Trémizène renaît, et va revoir son maître :
Sans sa fille, sans vous, le verrons-nous paraître ?
Vous avez dans ce fort entraîné ses soldats ; 45
Des esclaves d'Europe accompagnent vos pas :
Ces chrétiens, ces captifs, le prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ont arraché Zulime à ses bras paternels.
Avec qui fuyez-vous ? 50

ZULIME

Ah, reproches cruels !
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR

Non, je ne puis me taire ;
Le reproche est trop juste, et vous m'êtes trop chère :
Non, je ne puis penser sans honte et sans horreur 55
Que l'esclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME

Ramire esclave !

MOHADIR

Il l'est, il était fait pour l'être :
Il naquit dans nos fers ; Bénassar est son maître.

N'est-il pas descendu de ces Goths odieux,
 Dans leurs propres foyers vaincus par nos aïeux ?
 Son père à Trémizène est mort dans l'esclavage,
 Et la bonté d'un maître est son seul héritage.

60

ZULIME

Ramire esclave ! lui ?

MOHADIR

C'est un titre qui rend
 Notre affront plus sensible, et son crime plus grand.
 Quoi donc ! un Espagnol ici commande en maître !
 À peine devant vous m'a-t-on laissé paraître ;
 À peine ai-je percé la foule des soldats
 Qui veillent à sa garde, et qui suivent vos pas.
 Vous pleurez malgré vous ; la nature outragée
 Déchire, en s'indignant, votre âme partagée.
 À vos justes remords n'osez-vous vous livrer ?
 Quand on pleure sa faute on va la réparer.

65

70

ATIDE

Respectez plus ses pleurs, et calmez votre zèle :
 Il ne m'appartient pas de répondre pour elle ;
 Mais je suis dans le rang de ces infortunés
 Qu'un maître redemande, et que vous condamnez.
 Je fus comme eux esclave, et de leur innocence
 Peut-être il m'appartient de prendre la défense.
 Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits ;
 Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
 C'est Ramire, c'est lui, dont l'étonnant courage,
 Dans vos murs pris d'assaut et fumants de carnage,
 Délivra votre émir, et lui donna le temps

75

80

85

De dérober sa tête au fer des Turcomans ;
C'est lui qui, comme un dieu, veillant sur sa famille,
Ayant sauvé le père, a défendu la fille :
C'est par ses seuls exploits enfin que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu ? seigneur, vous le savez. 90
Loin des murs tout sanglants de sa ville alarmée
Bénassar avec peine assemblait une armée ;
Et quand vos citoyens, par nos soins respirants,
À quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête, 95
De Ramire et des siens ont demandé la tête ;
Et de votre divan la basse cruauté
Souscrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuse
Vous épargna du moins une paix si honteuse. 100
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'insultez point ici ceux qui vous ont sauvés :
Respectez plus Ramire et ses guerriers si braves :
Ils sont vos défenseurs, et non plus vos esclaves.

MOHADIR (à Zulime)

Votre secret, Zulime, est enfin révélé : 105
Ainsi donc par sa voix votre coeur a parlé ?

ZULIME

Oui, je l'avoue.

MOHADIR

Ah dieu !

ZULIME

Coupable, mais sincère,
Je ne puis vous tromper... Tel est mon caractère.

110

MOHADIR

Vous voulez donc charger d'un affront si nouveau
Un père infortuné qui touche à son tombeau ?

ZULIME

Vous me faites frémir.

MOHADIR

Repentez-vous, Zulime ;
Croyez-moi, votre coeur n'est point né pour le crime.

115

ZULIME

Je me repens en vain ; tout va se déclarer :
Il est des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de soutenir sa vue ;
J'emporte, en le quittant, le remords qui me tue.
Allez ; votre présence en ces funestes lieux
Augmente ma douleur, et blesse trop mes yeux.
Mohadir... ah ! Partez.

120

MOHADIR

Hélas ! Je vais peut-être
Porter les derniers coups au sein qui vous fît naître !

SCÈNE II

Zulime, Atide.

ZULIME

Ah ! je succombe, Atide ; et ce coeur désolé 125
Ne soutient plus le poids dont il est accablé.
Vous voyez ce que j'aime, et ce que je redoute,
Une patrie, un père ; Atide, ah, qu'il en coûte !
Que de retours sur moi ! que de tristes efforts !
Je n'ai clans mon amour senti que des remords.[1] 130
D'un père infortuné vous concevez l'injure ;
Il est affreux pour moi d'offenser la nature :
Mais Ramire expirait, vous éliez en danger.
Est-ce un crime, après tout, que de vous protéger ?
Je dois tout à Ramire ; il a sauvé ma vie. 135
À ce départ enfin vous m'avez enhardie :
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puissants, et l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit ; hélas ! si l'on m'accuse,
Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excuse. 140
Je tremble cependant ; de pleurs toujours noyés,
De l'abyme où je suis mes yeux sont effrayés.

ATIDE

Hélas ! Ramire et moi nous vous devons la vie ;
Vous rendez un héros, un prince à sa patrie :
Le ciel peut-il haïr un soin si généreux ? 145
Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie est peu de chose, et je ne suis encore
Qu'une esclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'assez grands rois mes aïeux soient issus,
Tout ce que vous quittez est encore au dessus. 150

Jetais votre captive, et vous ma protectrice ;
 Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice :
 Mais Ramire ! un héros du ciel abandonné,
 Lui qui, de Bénassar esclave infortuné,
 A prodigué son sang pour Bénassar lui-même ;
 Enfin que vous aimez...

155

ZULIME

Atide, si je l'aime !
 C'est toi qui découvris, dans mes esprits troublés,
 De mon secret penchant les traits mal démêlés ;
 C'est toi qui les nourris, chère Atide ; et peut-être
 En me parlant de lui c'est toi qui les fis naître :
 C'est toi qui commenças mon téméraire amour ;
 Ramire a fait le reste en me sauvant le jour,
 J'ai cru fuir nos tyrans, et j'ai suivi Ramire.
 J'abandonne pour lui parents, peuples, empire ;
 Et, frémissant encor de ses périls passés,
 J'ai craint dans mon amour de n'en point faire assez.
 Cependant loin de moi se peut-il qu'il s'arrête ?
 Quoi ! Ramire aujourd'hui, trop sûr de sa conquête,
 Ne prévient point mes pas, ne vient point consoler
 Ce coeur trop asservi que lui seul peut troubler !

160

165

170

ATIDE

Eh ! ne voyez-vous pas avec quelle prudence
 De l'envoyé d'un père il fuyait la présence ?

ZULIME

J'ai tort, je te l'avoue : il a dû s'écarter ;
 Mais pourquoi si longtemps ?

175

ATIDE

À ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse
Conviennt mal peut-être au péril qui nous presse ;
Un moment peut nous perdre et nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris ;
Entre cet océan, ces rochers, et l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare ; et les coeurs si troublés
Sur leurs vrais intérêts sont toujours aveuglés.

180

ZULIME

Non, sur mes intérêts c'est l'amour qui m'éclaire ;
Ramire va presser ce départ nécessaire :
L'ordre dépend de lui, tout est entre ses mains ;
Souverain de mon âme, il l'est de mes destins.
Que fait-il ? est-ce vous, est-ce moi qu'il évite ?

185

ATIDE

Le voici... Ciel, témoin du trouble qui m'agite,
Ciel, renferme à jamais dans ce sein malheureux
Le funeste secret qui nous perdrait tous deux.

190

SCÈNE III

Zulime, Atide, Ramire.

RAMIRE

Madame, enfin des cieux la clémence suprême
Semble en notre défense agir comme vous-même ;

Et les mers et les vents, secondant vos bontés, 195
 Vont nous conduire aux bords si longtemps souhaités.
 Valence, de ma race autrefois l'héritage,
 À vos pieds plus qu'aux miens portera son hommage.
 Madame, Atide et moi, libres par vos secours,
 Nous sommes vos sujets, nous léserons toujours. 200
 Quoi ! vos yeux à ma voix répondent par des larmes !

ZULIME

Et pouvez-vous penser que je sois sans alarmes ?
 L'amour veut que je parte, il lui faut obéir :
 Vous savez qui je quitte et qui j'ai pu trahir.
 J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie, 205
 Ma gloire encor plus chère et que je sacrifie.
 Je dépends de vous seul... Ah ! prince, avant ce jour,
 Plus d'un coeur a gémi d'écouter trop d'amour ;
 Plus d'une amante, hélas ! cruellement séduite,
 A pleuré vainement sa faiblesse et sa fuite. 210

RAMIRE

Je ne condamne point de si justes terreurs.
 Vous faites tout pour nous ; oui, madame, et nos coeurs
 N'ont pour vous rassurer dans votre défiance
 Qu'un hommage inutile et beaucoup d'espérance.
 Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts 215
 Ont connu vos grandeurs, ma misère et des fers ;
 Mais j'atteste le dieu qui soutient mon courage,
 Et qui donne à son gré l'empire et l'esclavage,
 Que ma reconnaissance et mes engagements...

ZULIME

Pour me prouver vos feux vous faut-il des serments ? 220

En ai-je demandé quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente ?
Si mon âme aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que mon sort ; puis-je vous soupçonner ?
Ah ! Les serments sont faits pour un coeur qui peut feindre. 225
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre.[2]

RAMIRE

Que mes jours immolés à votre sûreté...

ZULIME

Conservez-les, cher prince ; ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible et trop sensible ;
Mais enfin tout m'alarme en ce séjour horrible : 230
Vous-même, devant moi, triste, sombre, égaré,
Vous ressentez le trouble où mon coeur est livré.

ATIDE

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins et votre inquiétude.
Dérobez-vous, madame, aux peuples irrités 235
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais est peut-être un rempart inutile ;
Le vaisseau vous attend, Valence est votre asile.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur :
Vous avez tant de droits sur nous... et sur son coeur ! 240
Vous condamnez sans doute une crainte odieuse.
Votre amant vous doit tout ; vous êtes trop heureuse !

ZULIME

Je dois l'être, et l'hymen qui va nous engager...

SCÈNE IV

Zulime, Atide, Ramire, Idamore.

IDAMORE

Dans ce moment, madame, on vient vous assiéger.

ATIDE

Ciel !

245

IDAMORE

On entend de loin la trompette guerrière ;
On voit des tourbillons de flamme, de poussière ;
D'étendards menaçants les champs sont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs sont gardés,
Sur ces bords escarpés qu'a formés la nature,
Et qui de ce palais entourent la structure,
En défendront l'approche, et seront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

250

RAMIRE

Dans ce malheur pressant je goûte quelque joie.
Eh bien ! pour vous servir le ciel m'ouvre une voie :
De vos peuples unis je brave le courroux ;
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos soins je puis tout entreprendre ;
Et mon sort en tout temps sera de vous défendre.

255

ZULIME

Que dis-tu ? contre un père ! arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi ?

260

Tombe sur moi des cieux l'éternelle colère,
 Plutôt que mon amant ose attaquer mon père !
 Avant que ses soldats environnent nos tours,
 Les flots nous ouvriront un plus juste secours. 265
 Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable ;
 D'un père courroucé fuyons l'oeil respectable :
 Je vais hâter ma fuite, et j'y cours de ce pas.

RAMIRE (*à Atide*)

Moi, je vais fuir la honte et hâter mon trépas.

SCÈNE V

Zamire, Atide.

ATIDE

Vous n'irez point sans moi : non, cruel que vous êtes ; 270
 Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrètes.
 Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
 Cher époux, commencez par me donner la mort.
 Au nom des noeuds secrets qu'à son heure dernière
 De ses mourantes mains vient de former mon père, 275
 De ces noeuds dangereux dont nous avons promis
 De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
 Songez aux droits sacrés que j'ai sur votre vie ;
 Songez qu'elle est à moi, qu'elle est à la patrie ;
 Que Valence dans vous redemande un vengeur. 280
 Allez la délivrer de l'Arabe oppresseur ;
 Quittez sans plus tarder cette rive fatale ;
 Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE

Non, désormais ma vie est un tissu d'horreurs :
 Je rougis de moi-même, et surtout de vos pleurs. 285
 Je suis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être ;
 Voulez-vous me changer ? chéririez-vous un traître ?
 J'ai subi l'esclavage et son poids rigoureux :
 Le fardeau de la feinte est cent fois plus affreux.
 J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte ; 290
 Mais quel coeur généreux peut supporter la honte ?
 Quel supplice effroyable alors qu'il faut tromper,
 Et que tout mon secret est prêt à m'échapper !

ATIDE

Eh bien ! Allez, parlez, armez sa jalousie,
 J'y consens ; mais, cruel, n'exposez que ma vie ; 295
 N'immolez que l'objet pour qui vous rougissez,
 Qui vous forçait à feindre, et que vous haïssez.

RAMIRE

Je vous adore, Atide, et l'amour qui m'enflamme
 Ferme à tout autre objet tout accès dans mon âme :
 Mais plus je vous adore, et plus je dois rougir 300
 De fuir avec Zulime afin de la trahir.
 Je suis bien malheureux, si votre jalousie
 Joint ses poisons nouveaux aux horreurs de ma vie.
 Entouré de forfaits et d'infidélités,
 Je les commets pour vous, et vous seule en doutez. 305
 Ah ! Mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle ;
 Ce coeur est un perfide, et c'est pour vous, cruelle !

ATIDE

Non, il est généreux ; le mien n'est point jaloux :
La fraude et les soupçons ne sont point faits pour vous.
Zulime, en écoutant son amour malheureuse, 310
N'a point reçu de vous de promesse trompeuse.
Idamore a parlé : sûre de ses appas,
Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas.
Eh ! Peut-on s'étonner que vous ayez-su plaire ?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire 315
Qui vous soumit un coeur prompt à se désarmer ?
Ah ! Le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE

Eh ! Pourquoi, profanant de si saintes tendresses,
De Zulime abusée enhardir les faiblesses ?
Pourquoi, déshonorant votre amant, votre époux, 320
Promettre à d'autres yeux un coeur qui n'est qu'à vous ?
Dans quel piège Idamore a conduit l'innocence !
Des bienfaits de Zulime affreuse récompense !
Ah, cruelle ! À quel prix le jour m'est conservé !

ATIDE

Eh bien, punissez-moi de vous avoir sauvé. 325
Idamore, il est vrai, n'est pas le seul coupable,
J'ai parlé comme lui ; comme lui condamnable.
J'engageai trop Ramire, et sans le consulter ;
Je n'y survivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je sens qu'à vos vertus je faisais trop d'injure ; 330
Je vous épargnerai la honte d'un parjure :
Vivez, il me suffit... Ciel ! Quel tumulte affreux !

RAMIRE

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux ;
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire ;
J'y vole...

335

ATIDE

Je vous suis ; la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sais tout partager.
Puis-je être loin de vous ? vous êtes en danger.

RAMIRE

Ah ! ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime.
Chère épouse, craignez...

340

ATIDE

Je ne crains que Zulime.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Ramire, Idamore.

IDAMORE

Oui, Dieu même est pour nous ; oui, ce dieu de la guerre
Nous appelle sur l'onde et désarme la terre.
Vous voyez les sujets du triste Bénassar
Suspendre leurs fureurs au pied de ce rempart : 345
Ils ont quitté ces traits, ces funestes machines
Qui des murs d'Arsénié apportaient les ruines,
Tout ce grand appareil qui dans quelques moments
Pouvait de ce palais briser les fondements.
Cependant l'heure approche où la mer favorable 350
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, et de tant de douleurs,
Par le salut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des rois de notre race, 355
Ne songez qu'à partir, et ne rougissez pas
Des bontés de Zulime et de ses attentats :
Ne fuyez point les dons de sa main bienfaisante,
Envers les siens coupable, envers nous innocente.
Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur, 360
Craignez...

RAMIRE

Mes ennemis sont au fond de mon coeur.

Atide l'a voulu ; c'est assez, Idamore.

IDAMORE

Comment ! quel repentir peut vous troubler encore ?

Qui vous retient ?

365

RAMIRE

L'honneur. Crois-tu qu'il soit permis

D'être injuste, infidèle, et traître à ses amis ?

IDAMORE

Non, sans doute, seigneur, et ce crime est infâme.

RAMIRE

Est-il donc plus permis de trahir une femme,

De la conduire au piège, et de l'abandonner ?

370

IDAMORE

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.

Voudriez-vous livrer à l'horreur des supplices

Ceux qui vous ont voué leur vie et leurs services ?

Entre Zulime et nous il est temps de choisir.

RAMIRE

Eh bien ! qui de vous tous me faut-il donc trahir ?

Faut-il que, malgré nous, il soit des conjonctures

Où le coeur égaré flotte entre les parjures ;

375

Où la vertu sans force, et prête à succomber,
 Ne voit que des écueils et tremble d'y tomber ?
 Tu sais ce que pour nous Zulime a daigné faire ;
 Elle renonce à tout, à son trône, à son père,
 À sa gloire en un mot ; il faut en convenir.
 Armé de ses bienfaits, moi, j'irais l'en punir !
 C'est trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

380

IDAMORE

Rougissez de tarder, Valence vous appelle ;
 Les moments sont bien chers ; et si vous hésitez...

385

RAMIRE

Non ; je vais m'expliquer, et lui dire...

IDAMORE

Arrêtez ;
 Gardez-vous d'arracher un voile nécessaire :
 Laissez-lui son erreur, cette erreur est trop chère.
 Pour entraîner Zulime à ses égarements
 Vous n'employâtes point l'art trompeur des amants.
 Sensible, généreuse, et sans expérience,
 Elle a cru n'écouter que la reconnaissance ;
 Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.
 Tous vos soins empressés la perdaient sans retour ;
 Dans son illusion nous l'avons confirmée :
 Enfin elle vous aime, elle se croit aimée.
 De quel jour odieux ses yeux seraient frappés !
 Il n'est de malheureux que les coeurs détrompés.
 Réservez pour un temps plus sûr et plus tranquille
 De ces droits délicats l'examen difficile.
 Lorsque vous serez roi, jugez et décidez :

390

395

400

Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

RAMIRE

Je dépends de l'honneur ; votre discours m'offense.
Je crains l'ingratitude, et non pas sa vengeance.
Quoi qu'il puisse arriver, un coeur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

405

IDAMORE

Tremblez donc : son amour peut se tourner en rage.
Atide de son sang peut payer cet outrage.

410

RAMIRE

Cher Idamore, au bruit de son moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.
Sois sûr que de Zulime arrêtant la poursuite,
Avant que d'expirer j'assurerai sa fuite.

IDAMORE

Vous vous connaissez mal en ces extrémités ;
Atide et vos amis mourront à vos côtés.
Mais non, votre prudence et la faveur céleste
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger ;
Peut-elle craindre, hélas ! qu'on la veuille outrager ?
Son âme toute entière à son espoir livrée,
Aveugle en ses bontés et d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil...

415

420

RAMIRE

Que je crains le moment de son affreux réveil !

IDAMORE

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie... On approche, c'est elle.

425

RAMIRE

Va, cours après Atide, et reviens m'avertir
Si les mers et les vents m'ordonnent de partir.

SCÈNE II

Zulime, Ramire, Sérème.

ZULIME

Oui, nous touchons, Ramire, à ce moment prospère
Qui met en sûreté cette tête si chère.

430

En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux coeurs nés pour s'aimer),
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense,
De mon malheureux père ont armé la vengeance.

Profitons des instants qui nous sont accordés :

435

L'amour nous conduira puisqu'il nous a gardés ;

Et je puis dès demain rendre à votre patrie

Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.

Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous

Par les noeuds éternels et de femme et d'époux :

440

Grâce à ces noms si saints, ma tendresse épurée

En est plus respectable et non plus assurée.

Le père, les amis que j'ose abandonner,

Le ciel, tout l'univers, doivent me pardonner,

Si de tant de héros la déplorable fille

445

Pour un époux si cher oublia sa famille.

Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
 Que nous servons tous deux par des cultes divers ;
 Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie,
 Non que votre grande âme à la mienne est unie, 450
 Nos coeurs n'ont pas besoin de ces vœux solennels,
 Mais que bientôt, seigneur, au pied de vos autels
 Vos peuples béniront, dans la même journée,
 Et votre heureux retour, et ce grand hyménée.
 Mettons près des humains ma gloire en sûreté ; 455
 Du Dieu qui nous entend méritons la bonté :
 Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
 Le poison de la crainte à la douce espérance.

RAMIRE

Ah ! vous percez un coeur destiné désormais
 À d'éternels tourments, plus grands que vos bienfaits. 460

ZULIME

Eh ! qui peut vous troubler, quand vous m'avez su plaire ?
 Les chagrins sont pour moi ; la douleur de mon père,
 Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
 Voilà les déplaisirs dont mon coeur est touché :
 Mais vous qui retrouvez un sceptre, une couronne, 465
 Vos parents, vos amis, tout ce que j'abandonne,
 Qui de votre bonheur n'avez point à rougir ;
 Vous qui m'aimez enfin...

RAMIRE

Pourrais-je vous trahir ?
 Non, je ne puis. 470

ZULIME

Hélas ! Je vous en crois sans peine :
Vous sauvâtes mes jours, je brisai votre chaîne ;
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux :
Vos bienfaits et les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

475

ZULIME

Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie ;
C'est vous qui m'y guidez.

RAMIRE

C'est à vous de juger
Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger ;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, et lois souvent cruelles.

480

ZULIME

Qu'importe à notre amour ou leurs mœurs ou leurs droits ?
Votre peuple est le mien, vos lois seront mes lois.
J'en ai quitté pour vous, hélas ! de plus sacrées.
El qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées ?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos états ?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats ?

485

RAMIRE

Je suis loin d'être ingrat, non, mon coeur ne peut l'être.

ZULIME

Sans doute...

RAMIRE

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si, tout prêt à partir, je cachais à vos yeux
Un obstacle fatal opposé par les cieux.

490

ZULIME

Un obstacle !

RAMIRE

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME

Vous m'arrachez le coeur ; achevez, quelle est-elle ?

495

RAMIRE

C'est la religion... Je sais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'états,
L'hymen unit souvent ceux que leur loi divise.
En Espagne autrefois cette indulgence admise
Désormais parmi nous est un crime odieux :
La loi dépend toujours et des temps et des lieux,
Mon sang dans mes états m'appelle au rang suprême,
Mais il est un pouvoir au dessus de moi-même.

500

ZULIME

Je t'entends ; cher Ramire, il faut t'ouvrir mon coeur :

Pour ma religion j'ai connu ton horreur, 505
 J'en ai souvent gémi ; mais, s'il ne faut rien taire,
 À mon âme en secret tu la rendis moins chère.
 Soit erreur ou raison, soit ou crime ou devoir,
 Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
 (Puisse le juste ciel excuser mes faiblesses !) 510
 Du sang en ta faveur j'ai bravé les tendresses ;
 Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
 Ce culte mal connu de ce sang dont je sors :
 Puisqu'il t'est odieux, il doit un jour me l'être.
 Fidèle à mon époux, et soumise à mon maître, 515
 J'attendrai tout du temps et d'un si cher lien.
 Mon coeur servirait-il d'autre dieu que le tien ?
 Je vois couler tes pleurs ; tant de soin, tant de flamme,
 Tant d'abandonnement, ont pénétré ton âme.
 Adressons l'un et l'autre au dieu de tes autels 520
 Ces pleurs que l'amour verse, et ces vœux solennels.
 Qu'Atide y soit présente ; elle approche ; elle m'aime :
 Que son amitié tendre ajoute à l'amour même.
 Atide !

RAMIRE

C'en est trop ; et mon coeur déchiré... 525

SCÈNE III

Zulime, Ramire, Atide, Sérame.

ATIDE

Madame, dans ces murs votre père est entré.

ZULIME

Mon père !

RAMIRE

Lui !

ZULIME

Grands dieux !

ATIDE

Sans soldats, sans escorte, 530
Sa voix de ce palais s'est fait ouvrir la porte.
À l'aspect de ses pleurs et de ses cheveux blancs,
De ce front couronné, respecté si longtemps,
Vos gardes interdits, baissant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ses larmes. 535
Il approche, il vous cherche.

ZULIME

Ô mon père ! Ô mon roi !
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi ?

ATIDE

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE

Donnez-lui tout mon sang, je vous le sacrifie ; 540
Mais conservez du moins...

ZULIME

Dans l'état où je suis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis ?
Tombent, tombent sur moi les traits de sa vengeance !
Allez, Atide ; et vous, évitez sa présence.
C'est le premier moment où je puis souhaiter
De me voir sans Ramire et de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triste Zulime ;
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

545

ATIDE

Qu'entends-je ? son époux !

550

RAMIRE

On vient, suivez mes pas ;
Plaiguez mon sort, Atide, et ne m'accusez pas.

SCÈNE IV

Zulime, Bénassar, Sérame.

ZULIME

Le voici, je frissonne, et mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent !
Sérame, soutiens-moi.

555

BÉNASSAR

C'est elle.

ZULIME

Ô désespoir !

BÉNASSAR

Tu détournes les yeux, et tu crains de me voir.

ZULIME

Je me meurs ! Ah, mon père !

BÉNASSAR

Ô toi qui fus ma fille,
Cher espoir autrefois de ma triste famille,
Toi qui clans mes chagrins étais mon seul recours !
Tu ne me connais plus ?

560

ZULIME (*à genoux*)

Je vous connais toujours ;
Je tombe en frémissant à ces pieds que j'embrasse,
Je les baigne de pleurs, et je n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

565

BÉNASSAR

Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable ?

ZULIME

Je sais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

570

BÉNASSAR

J'aurais pu te punir, j'aurais pu dans ces tours
Ensevelir ma honte et tes coupables jours.

ZULIME

Votre colère est juste, et je l'ai méritée.

(Elle se relève.)

BÉNASSAR

Tu vois trop que mon coeur ne l'a point écoutée.
Lève-toi : ta douleur commence à m'attendrir, 575
Et le coeur de ton père attend ton repentir.
Tu sais si dans ce coeur, trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont su se faire entendre.
Je vivais dans toi seule, el jusques à ce jour
Jamais père à son sang n'a marqué plus d'amour ; 580
Tu sais si j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
Et cédât malgré moi, par des soins superflus,
Ce qui dans ces moments ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu ; ma prodigue tendresse 585
Prévenait par ses dons ma caduque vieillesse.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces trésors, ces états, que je quittais pour toi,
Et tu pouvais choisir entre les plus grands princes
Qui des bords syriens gouvernent les provinces ; 590
Et c'est dans ces moments que, fuyant de mes bras,
Toi seule à la révolte excites mes soldats,
M'arraches mes sujets, m'enlèves mes esclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves !
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur ? 595

Quel monstre a corrompu les vertus de ton coeur ?
 Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie ?
 Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie ?
 Ah, Zulime ! ah, mon sang ! par tant de cruauté
 Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté ?

600

ZULIME

Seigneur, mon souverain, j'ose dire mon père,
 Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
 Réglez, vivez heureux, ne vous consommez plus
 Pour cette criminelle en regrets superflus.
 De mon aveuglement moi-même épouvantée,
 Expirant des regrets dont je suis tourmentée,
 Et de votre tendresse, et de votre courroux,
 Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux :
 Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire ;
 Vous n'avez plus de fille, et je suis à Ramire.

605

610

BÉNASSAR

Que dis-tu ? Malheureuse ! Opprobre de mon sort !
 Quoi, tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort !
 Qui ? Ramire ! Un captif ! Ramire t'a séduite !
 Un barbare t'enlève, et te force à la fuite !
 Non, dans ton coeur séduit, d'un fol amour atteint,
 Tout l'honneur de mon sang n'est pas encore éteint ;
 Tu ne souilleras point d'une tache si noire
 La race des héros, ma vieillesse et ma gloire :
 Quelle honte, grand Dieu ! Suivrait un sort si beau !
 Veux-tu déshonorer ma vie et mon tombeau ?
 De mes folles bontés quel horrible salaire !
 Ma fille, un suborneur est-il donc plus qu'un père ?
 Repens-toi, suis mes pas, viens sans plus m'outrager.

615

620

ZULIME

Je voudrais obéir ; mon sort ne peut changer.
 Approuvée en Europe, en vos climats flétrie, 625
 Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
 Mais si le nom d'esclave aigrit votre courroux,
 Songez que cet esclave a combattu pour vous ;
 Qu'il vous a délivré d'une main ennemie ;
 Que vos persécuteurs ont demandé sa vie ; 630
 Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez ;
 Qu'à d'assez grands honneurs ses jours sont réservés :
 Qu'il est du sang des rois, et qu'un héros pour gendre,
 Un prince vertueux...

BÉNASSAR

Je ne veux plus t'entendre, 635
 Barbare ! Que les cieux partagent ma douleur !
 Que ton indigne amant soit un jour mon vengeur !
 Il le sera sans doute, et j'en reçois l'augure :
 Tous les enlèvements sont suivis du parjure.
 Puisse la perfidie et la division 640
 Être le digne fruit d'une telle union !
 J'espère que le ciel, sensible à mon outrage,
 Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
 Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
 Et qu'on te trahira comme tu me trahis. 645
 Coupable de la mort qu'ici tu me prépares,
 Lâche, tu périras par des mains plus barbares :
 Je le demande aux cieux ; perfide, tu mourras
 Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
 Mais avant de combler son opprobre et sa rage, 650
 Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
 J'y cours, et nous verrons si tes lâches soldats

Seront assez hardis pour t'ôter de mes bras ;
 Et si, pour se ranger sous les drapeaux d'un traître,
 Ils fouleront aux pieds et ton père et leur maître.

655

SCÈNE V

Zulime, Sérème.

ZULIME

Seigneur... Ah, cher auteur de mes coupables jours !
 Voilà quel est le fruit de mes tristes amours !
 Dieu qui l'as entendu, Dieu puissant que j'irrite,
 Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite ?
 La mort et les enfers paraissent devant moi :
 Ramire, avec plaisir j'y descendrais pour toi.
 Tu me plaindras sans doute... Ah, passion funeste !
 Quoi ! Les larmes d'un père, et le courroux céleste,
 Les malédictions prêtes à m'accabler,
 Tout irrite les feux dont je, me sens brûler !
 Dieu ! Je me livre à toi ; si tu veux que j'expire,
 Frappe, mais réponds-moi des larmes de Ramire.

660

665

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Zulime, Atide.

ZULIME

Hélas ! Vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces soulèvements, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords et du crime.
Que je me hais ! J'outrage un père magnanime,
Un père qui m'est cher, et qui me tend les bras.
Que dis-je, l'outrager ! J'avance son trépas :
Malheureuse !

670

ATIDE

Après tout, si votre âme attendrie
Craint d'accabler un père, et tremble pour sa vie,
Pardonnez, mais je sens qu'en de tels déplaisirs
Un grand coeur quelquefois commande à ses soupirs,
Qu'on peut sacrifier...

675

ZULIME

Que prétends-tu me dire ?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire !

680

À quels conseils, grand Dieu, faut-il s'abandonner !
Ai-je pu les entendre ! ose-t-on les donner !
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare !
Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

685

ATIDE

Mais vous-même à l'instant, à vos devoirs fidèle,
Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait ;
Si je parlais ainsi, mon coeur me démentait.

690

ATIDE

Qui ne connaît l'état d'une âme combattue ?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue :
Et ma triste amitié...

ZULIME

Vous m'en devez, du moins.
Mais que cette amitié prend de funestes soins !
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire ;
Redoublez dans mon coeur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas ! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux ?

695

700

ATIDE

Ce n'est point à des coeurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur consume ;

Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les coeurs des amants fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joie et leur caprice ?
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés asservi pour jamais ?

705

ZULIME

Non, il semble accablé du poids de mes bienfaits ;
Son âme est inquiète et n'est point attendrie.
Atide, il me parlait des lois de sa patrie.
Il est tranquille assez, maître assez de ses vœux
Pour voir en ma présence un obstacle à nos feux.
Ma tendresse un moment s'est sentie alarmée.
Chère Atide, est-ce ainsi que je dois être aimée ?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas !
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas ;
Si de quelque intérêt son âme est occupée,
Si je n'y suis pas seule, Atide, il m'a trompée.

710

715

SCÈNE II

Zulime, Atide, Idamore.

IDAMORE

Madame, votre père appelle ses soldats,
Résolvez votre fuite, et ne différez pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre
Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre.
Honteux de vous prêter un sacrilège appui,
Leurs fronts en rougissant se baissaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le passage :
Ce sentier détourné nous conduit au rivage.

720

725

Ramire, impatient, de vous seule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappe.
Et prêt pour son épouse à prodiguer sa vie,
Dispose en ce moment votre heureuse sortie.

730

ZULIME

Ramire, dites-vous ?

IDAMORE

Ardent, rempli d'espoir,
Il revient vous servir, surtout il veut vous voir.

ZULIME

Ah ! Je renais, Atide, et mon âme est en proie
À tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des soupçons indignement conçus ;
Ils sont évanouis, ils ne renaîtront plus.
J'ai douté, j'en rougis, je craignais, et l'on m'aime !
Ah, prince !

735

SCÈNE III

Zulime, Atide, Ramire, Idamore.

(Il sort.)

IDAMORE *(à Ramire)*

J'ai parlé, seigneur, comme vous-même ;
J'ai peint de votre coeur les justes sentiments ;
Zulime en est bien digne : achevez, il est temps.
Pressons l'heureux instant de notre délivrance ;

740

Rien ne nous retient plus : je cours, je vous devance.

RAMIRE

Nous voici parvenus à ce moment fatal 745
Où d'un départ trop lent on donne le signal.
Bénassar de ces lieux n'est point encor le maître ;
Pour peu que nous tardions, madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de, l'Afrique abandonner les bords ;
Venez, ne craignez point ses impuissants efforts. 750

ZULIME

Moi craindre ! Ah ! C'est pour vous que j'ai connu la crainte,
Croyez-moi ; je commande encor dans cette enceinte ;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire au moins pour la dernière fois.
Apprenons à l'Espagne, à l'Afrique jalouse, 755
Que je suis mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE

C'est braver votre père et le désespérer ;
Pour le salut des miens je ne puis différer...

ZULIME

Ramire !

RAMIRE

Si le ciel me rend mon héritage, 760
Valence est à vos pieds.

ZULIME

Tu promis davantage.
Que m'importait un trône ?

ATIDE

Eh, madame ! est-il temps
De s'oublier ici dans ces périls pressants ?
Songez...

765

ZULIME

De ce péril soyez moins occupée ;
Il en est un plus grand. Ciel ! serais-je trompée ?
Ah, Ramire !

RAMIRE

Attendez qu'au sein de ses états
L'infortuné Ramire ait pu guider vos pas.

770

ZULIME

Qu'entends-je ? Quel discours à tous les trois funeste !
Ramire, attendais-tu qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi ?
Sur ces rochers déserts, ingrat, m'as-tu conduite
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite ?

775

RAMIRE

Je vous y mène en reine, et mon peuple à genoux
Avec son souverain fléchira devant vous.

ATIDE

Croyez que vos bienfaits...

780

ZULIME

Ah ! C'en est trop, Atide ;
C'est trop vous efforcer d'excuser un perfide :
Le voile est déchiré : je vois mon sort affreux.
Quel père j'offensais ! et pour qui ? malheureux !
Des plus sacrés devoirs la barrière est franchie :
Mais il reste un retour à ma vertu trahie ;
Je revole à mon père ; il a plaint mes erreurs,
Il est sensible, il m'aime ; il vengera mes pleurs :
Et de sa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas ! ta mort ? non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

785

790

ATIDE

Madame.

RAMIRE

Atide ! ô ciel !

ATIDE

Madame, écoutez-vous ce désespoir mortel ?
C'est votre ouvrage, hélas ! que vous allez détruire.
Vous vous perdez ! Eh quoi, vous balancez, Ramire !

795

ZULIME

Madame, épargnez-vous ces transports empressés !
Son silence et vos pleurs m'en ont appris assez.

Je vois sur mon malheur ce qu'il faut que je pense,
 Et je n'ai pas besoin de tant de confiance, 800
 Ni des secours honteux d'une telle pitié.
 J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié :
 Vous m'en payez le prix ; je vais le reconnaître.
 Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître ;
 Esclaves, redoutez mes ordres absolus ; 805
 À mes yeux indignés ne vous présentez plus :
 Laissez-moi.

RAMIRE

Non, Madame, et je perdrai la vie
 Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
 Vous ne flétrirez point cet objet malheureux, 810
 Ce coeur digne de vous, comme vous généreux.
 Si vous le connaissiez, si vous saviez...

ZULIME

Parjure,
 Ta fureur à ce point insulte à mon injure !
 Tu m'outrages pour elle ! Ah, vil couple d'ingrats ! 815
 Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas ;
 Vous expierez tous deux mes feux illégitimes :
 Tremblez, ce jour affreux sera le jour des crimes.
 Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous servir,
 Ce fut de vous sauver ; je cours vous en punir... 820
 Tu me braves encore, et tu présumes, traître,
 Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître,
 Ainsi que tu l'étais de mes vœux égarés :
 Tu te trompes, barbare... À moi, gardes, courez,
 Suivez-moi tous, ouvrez aux soldats de mon père ; 825
 Que mon sang satisfasse à sa juste colère :
 Qu'il efface ma honte, et que mes yeux mourants

Contemplant deux ingrats à mes pieds expirants.

SCÈNE IV

Atide, Ramire.

RAMIRE

Ah ! Fuyez sa vengeance, Atide, et que je meure.

ATIDE

Non, je veux qu'à ses pieds vous vous jetiez sur l'heure :
Ramire, il faut me perdre et vous justifier,
Laisser périr Atide, et même l'oublier.

830

RAMIRE

Vous !

ATIDE

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaissance,
Avec ce triste hymen n'entrent point en balance.
Nos liens sont sacrés, et je les brise tous :
Mon coeur vous idolâtre... et je renonce à vous.

835

RAMIRE

Vous, Atide !

ATIDE

Il le faut ; partez sous ces auspices :
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices ;

840

Mes mains auront brisé de plus puissants liens ;
Et mes derniers bienfaits sont au dessus des siens.

RAMIRE

Vos bienfaits sont affreux ! l'idée en est un crime.
Ô chère et tendre épouse ! ô coeur trop magnanime !
Il faut périr ensemble, il faut qu'un noble effort
Assure la retraite, ou nous mène à la mort.

845

(Elle sort.)

ATIDE

Je mourrai, j'y consens ; mais espérez encore ;
Tout est entre vos mains ; Zulime vous adore :
Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
Pensez-vous qu'à son père elle osât s'adresser ?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asile,
Sont-ils pleins d'ennemis ? tout n'est-il pas tranquille ?
A-t-elle seulement marché de ce côté ?
Sa colère trompait son esprit agité.
Confiez-vous à moi ; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte ;
Souffrez...

850

855

RAMIRE

Non... je vous suis.

SCÈNE V

Ramire, Bénassar.

BÉNASSAR

Demeure, malheureux !

Demeure.

860

RAMIRE

Que veux-tu ?

BÉNASSAR

Cruel, ce que je veux ?

Après tes attentats, après ta fuite infâme,

L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton âme ?

RAMIRE

Crois-moi, l'humanité règne au fond de ce coeur,

Qui pardonne à ton doute, et qui plaint ton malheur :

L'honneur est dans ce coeur qui brava la misère.

865

BÉNASSAR

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père :

Tu laisses le poignard dans ce coeur déchiré ;

Tu pars, et cet assaut est encor différé.

La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie.

Eh bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie ;

Prends pitié d'un vieillard trahi, déshonoré,

D'un père qui chérit un coeur dénaturé.

Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave ;

Je corrigeai le sort qui te fit mon esclave :

870

875

Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix ;
 J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
 Le ciel sait si mon coeur abhorrait l'injustice
 Qui voulait de ton sang le fatal sacrifice. 880
 Ma fille a cru, sans doute, une indigne terreur ;
 Et son aveuglement a causé son erreur.
 Je t'adresse, cruel, une plainte impuissante :
 Ton fol amour insulte à ma voix expirante.
 Contre les passions que peut mon désespoir ? 885
 Que veux-tu ? Je me mets moi-même en ton pouvoir :
 Accepte tous mes biens, je te les sacrifie ;
 Rends-moi mon sang, rends-moi mon honneur et ma vie.
 Tu ne me réponds rien, barbare !

RAMIRE

Écoute-moi. 890
 Tes trésors, tes bienfaits, ta fille, sont à toi.
 Soit vertu, soit pitié, soit intérêt plus tendre,
 Au péril de sa gloire elle osa nous défendre ;
 Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
 Elle adore son père, et le trahit pour nous ; 895
 Et je crois la payer du plus noble salaire
 En la rendant aux mains d'un si vertueux père.

BÉNASSAR

Toi, Ramire ?

RAMIRE

Zulime est un objet sacré
 Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré. 900
 Tu coûtas plus de pleurs à son âme séduite
 Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.

Le temps fera le reste ; et tu verras un jour
 Qu'il soutient la nature et qu'il détruit l'amour.
 Et si dans ton courroux je te croyais capable
 D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,
 Si ton coeur généreux pouvait se désarmer,
 Chérir encor Zulime...

905

BÉNASSAR

Ah ! Si je puis l'aimer !
 Que me demandes-tu ? Conçois-tu bien la joie
 Du plus sensible père au désespoir en proie,
 Qui, noyé si longtemps dans des pleurs superflus,
 Reprend sa fille enfin, quand il ne l'attend plus ?
 Moi, ne la plus chérir ! Va, ma chère Zulime
 Peut avec un remords effacer tout son crime ;
 Va, tout est oublié, j'en jure mon amour.
 Mais puis-je à tes serments me fier à mon tour ?
 Zulime m'a trompé ! Quel coeur n'est point parjure ?
 Quel coeur n'est point ingrat ?

910

915

RAMIRE

Que le tien se rassure.
 Atide est dans ces lieux ; Atide est, comme moi,
 Du sang infortuné de notre premier roi :
 Nos captifs malheureux, brûlant du même zèle,
 N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle ;
 Je la livre en otage, et la mets dans tes mains.
 Toi, si je fais un pas contraire à tes desseins,
 Sur mon corps tout sanglant verse le sang d'Atide ;
 Mais si je suis fidèle, et si l'honneur me guide,
 Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
 Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
 Le temps presse : peux-tu me donner ta parole ?

920

925

930

Peux-tu me seconder ?

BÉNASSAR

Je le puis, et j'y vole.

Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaissent leur maître, et sont prêts d'obéir.

935

Mais aurais-tu, Ramire, une âme assez cruelle
Pour abuser encor mon amour paternelle ?
Pardonne à mes soupçons.

RAMIRE

Va, ne soupçonne rien ;

Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.

940

Je te vois comme un père.

BÉNASSAR

À toi je m'abandonne.

Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE

Adieu ; reçois la mienne.

SCÈNE VI

Ramire, Atide.

ATIDE

Ah, prince ! On vous attend.

945

Il n'est plus de danger, l'amour seul vous défend.

Zulime est apaisée, et tant de violence,

Tant de transports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
 Tout cède à la douceur d'un repentir profond :
 L'orage était soudain, le calme est aussi prompt. 950
 J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage ;
 Et l'amour à son coeur en disait davantage.
 Ses yeux, auparavant si fiers, si courroucés,
 Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai versés.
 J'ai saisi cet instant favorable à la fuite ; 955
 Jusqu'au pied du vaisseau soudain je l'ai conduite ;
 J'ai hâté vos amis : la moitié suit mes pas,
 L'autre moitié s'embarque, ainsi que vos soldats ;
 On n'attend plus que vous : la voile se déploie.

RAMIRE

Ah, ciel ! qu'avez-vous fait ? 960

ATIDE

Les pleurs où je me noie
 Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
 C'en est fait, cher amant ; je ne veux plus troubler
 Le bonheur de Zulime, et le vôtre peut-être.
 Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être. 965
 Allez, de ma rivale heureux et cher époux,
 Remplir tous les serments qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE

Quoi ! Vous l'avez conduite à ce vaisseau funeste ?

ATIDE

Elle vous y demande.

RAMIRE

Ô puissance céleste !
Elle part, dites-vous ?

970

ATIDE

Oui, sauvez-la, seigneur,
Des lieux que pour vous seul elle avait en horreur.

RAMIRE

Atide ! en ce moment c'est fait de votre vie.

ATIDE

Eh ! Ne savez-vous pas que je la sacrifie ?

975

RAMIRE

Vous êtes en otage auprès de Bénassar.
Il n'est plus d'espérance, il n'est plus de départ ;
Tout est perdu.

ATIDE

Comment ?

RAMIRE

Où courir ? Et que faire ?
Et comment réparer mon crime involontaire ?

980

ATIDE

Que dites-vous ? quel crime, et quel engagement ?

RAMIRE

Ah, ciel !

ATIDE

Qu'ai-je donc fait ?

SCÈNE VII

Ramire, Atide, Idamore.

IDAMORE

En ce même moment 985
Bénassar vous poursuit, vous, Atide, et Zulime.
Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre et mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénassar, enflammé de courroux,
Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte, 990
Rentrer accompagné de leur fatale escorte,
Courir à ses vaisseaux la flamme dans les mains :
Il attestait le ciel vengeur des souverains ;
Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage ; 995
Je me fraye un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons... Entendez-vous tous ces cris furieux ?
D'où vient que Bénassar, au fort de la mêlée,
Accuse votre foi lâchement violée ?
Des soldats de Zulime ont quitté ses drapeaux : 1000
Ils ont suivi son père, ils marchent aux vaisseaux.
D'où peut naître un revers si prompt et si funeste ?

RAMIRE

Allons le réparer, le désespoir nous reste,
Sauvons du moins Atide ; et, le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puissant ! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure et l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

1005

ATIDE

Ô ciel ! Ramire ! Ah, jour affreux !

RAMIRE

Si vous vivez, ce jour est encor trop heureux.

1010

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Zulime, Sérame.

SÉRAME

Remerciez le ciel, au comble des tourments,
D'avoir longtemps perdu l'usage de vos sens ;
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant et d'un père.

(Se relevant.)

ZULIME *(jetée dans un fauteuil, et revenant de son évanouissement)*

Ô jour ! tu luis encore à mes yeux alarmés 1015
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés !
Ô sommeil des douleurs ! mort douce et passagère !
Seul moment de repos goûté dans ma misère !
Que n'es-tu plus durable ? et pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce coeur abattu ? 1020
Où suis-je ? Qu'a-t-on fait ? Ô crime ! Ô perfidie !
Ramire va périr ! Quel monstre m'a trahie ?
J'ai tout fait, malheureuse ! Et moi seule, en un jour,
J'ai bravé la nature, et j'ai trahi l'amour.
Quoi ! Mon père, dis-tu, défend que je l'approche ? 1025

SÉRAME

Plus le combat, madame, et le péril est proche,
Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,
Qui, présentés de près à votre faible coeur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

1030

ZULIME

Qu'est devenu Ramire ?

SÉRAME

Ai-je donc pu songer,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre seul danger ?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue ?

ZULIME

Qu'est-ce qui s'est passé ? Quelle erreur m'a perdue ?
Ah ! N'ai-je pas tantôt, dans mes transports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux ?
J'accusais mon amant ; j'eus trop de violence :
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funestes effets
Et des crimes nouveaux qu'ont produits mes forfaits.
Juste ciel ! Je partais, et sur la foi d'Atide !
M'aurait-elle trahie ? On m'arrête. Ah, perfide !
N'importe, apprends-moi tout, ne me déguise rien ;
Rapporte-moi ma mort : va, cours, vole et reviens.

1035

1040

1045

SÉRAME

Je vous laisse à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME

Va, dis-je. Ah ! J'en mérite encor de plus cruelles !

SCÈNE II

ZULIME

M'as-tu trompée, Atide, avec tant de noirceur ?
Quoi ! les pleurs quelquefois ne partent point du coeur !
Mais non ; en me perdant tu te perdrais toi-même, 1050
Toi, tes amis, ton peuple, et ce cruel que j'aime.
Non ; trop de vérité parlait dans tes douleurs :
L'imposture, après tout, ne verse point de pleurs.
Ton âme m'est connue, elle est sans artifice ;
Et qui m'eût fait jamais un pareil sacrifice ? 1055
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah ! de Ramire ainsi se peut-on séparer ?
Atide n'aime point : j'étais peut-être aimée ;
Ma jalouse fureur s'est trop tôt allumée.
J'assassine Ramire. 1060

SCÈNE III

Zulime, Sérame.

ZULIME

Hé bien, que t'a-t-on dit ?
Parle.

SÉRAMÉ

Un désordre horrible accable mon esprit :

On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
 Au dehors, au dedans, aux portes, sur les rives, 1065
 Au palais, sur le port, autour de ce rempart ;
 On se rassemble, on court, on combat au hasard ;
 La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide
 Partout oppose au nombre une audace intrépide.
 Pressé de tous côtés, Ramire allait périr : 1070
 Croiriez-vous quelle main vient de le secourir ?
 Atide...

ZULIME

Atide ! ô ciel !

SÉRAME

Au milieu du carnage,
 D'un pas déterminé, d'un oeil plein de courage, 1075
 S'élançant dans la foule, étonnant les soldats,
 Sa beauté, son audace, ont arrêté leurs bras.
 Vos guerriers, qui pensaient venger votre querelle,
 Unis avec les siens, se rangent autour d'elle.
 Voilà ce qu'on m'a dit, et j'en frémis d'effroi. 1080

ZULIME

Ramire vit encore, et ne vit point pour moi !
 Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même !
 Une autre le défend ; c'est une autre qu'il aime !
 Et c'est Atide... Allons, le charme est dissipé :
 Je déchire un bandeau de mes larmes trempé ; 1085
 Je revois la lumière, et je sors de l'abyme
 Où me précipitaient ma faiblesse et leur crime.
 Ciel ! quel tissu d'horreurs ! ah ! j'en avais besoin ;
 De guérir ma blessure ils ont pris l'heureux soin.

Va, je renonce à tout, et même à la vengeance :
Je verrai leur supplice avec l'indifférence
Qu'inspirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie ou leur trépas ?
C'en est fait.

1090

SCÈNE IV

Zulime, Mohadir, Sérane

ZULIME

Mohadir, parlez, que fait mon père ?
Puisse sur moi le ciel épuisant sa colère
Sur ses jours vertueux prodiguer sa faveur !
Qu'il soit vengé surtout.

1095

MOHADIR

Madame, il est vainqueur.

ZULIME

Ah ! Ramire est donc mort ?

1100

MOHADIR

Sa valeur malheureuse
A cherché vainement une mort glorieuse :
Lassé, couvert de sang, l'esclave révolté
Est tombé dans les mains de son maître irrité.
Je ne vous nierai point que son cœur magnanime
Semblait justifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
Respecter votre père, en détourner ses coups :

1105

Je l'ai vu, des siens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le soin de sa propre défense.

1110

ZULIME

Lui !

MOHADIR

Cependant on dit qu'il nous a trahis tous ;
Qu'il trompait à la fois et Bénassar et vous.
Mais, sans approfondir tant de sujets d'alarmes,
Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon ;
Il le faut mériter. Je vais en votre nom
Des rebelles armés poursuivre ce qui reste :
Terminons sans retour un trouble si funeste.
Zulime, avec un père il n'est point de traité ;
Votre repentir seul est votre sûreté :
La nature dans lui reprendra son empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

1115

1120

ZULIME

Il me suffit : je sais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénassar il faut que je me jette :
Hâtons-nous.

1125

MOHADIR

Retenez cette ardeur indiscrete ;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

ZULIME

Mohadir, et c'est vous qui m'osez arrêter ?

1130

MOHADIR

Respectez la défense heureuse et nécessaire
D'un père au désespoir, et d'un maître en colère.
Vous devez obéir, et surtout épargner
Sa blessure trop vive et trop prompte à saigner.
Il vous aime, il est vrai ; mais, après tant d'injures,
Si vos ressentiments s'échappaient en murmures ;
Frémissez pour vous-même, un affront si cruel
Serait le dernier coup à ce coeur paternel ;
Dans Ramire et dans vous il confondrait peut-être...

1135

ZULIME

Osez-vous bien penser que je protège un traître ?

1140

MOHADIR

Madame, pardonnez un injuste soupçon ;
Votre âme détrompée a repris sa raison :
Je le vois, et je cours, en serviteur fidèle,
Apprendre à Bénassar le succès de mon zèle ;
Daignez de sa justice attendre ici l'effet.

1145

SCÈNE V

Zulime, Sérame.

ZULIME

Ah ! J'attends le trépas. Juste ciel ! Qu'ai-je fait ?

SÉRAME

Vous laissez un perfide au destin ! Qui l'accable :
Vos jours sont à ce prix.

ZULIME

Dieu ! Qu'Atide est coupable !

SÉRAME

Tous deux seront punis : ne songez plus qu'à vous : 1150
D'un père infortuné désarmez le courroux ;
Détournez...

ZULIME

Il ne voit en moi qu'une ennemie :
Il ne sait point, hélas ! combien je suis punie :
Mon châtement, Sérame, est dans mes attentats ; 1155
J'étais dénaturée, et j'ai fait des ingrats.

SÉRAME

Eh bien ! de leurs forfaits séparez votre cause :
Quelque punition qu'un père se propose,
Aux traits de son courroux son sang doit échapper,
Et sa main s'amollit sur le point de frapper. 1160
Obtenez qu'il vous voie, et votre grâce est sûre :
Unissez-vous à lui pour venger son injure ;
Abandonnez les jours justement menacés
De ce parjure amant qu'enfin vous haïssez.

ZULIME

De Ramire ! 1165

SÉRAME

De lui. Son indigne artifice
Vous faisait sa victime ainsi que sa complice.

ZULIME

Je ne le sais que trop. Hélas ! que de forfaits !

SÉRAME

Que j'aime à voir vos yeux dessillés pour jamais !
Des pleurs que vous versiez sa vanité s'honore :
Il vous trompe, il vous hait.

1170

ZULIME

Sérame, je l'adore !

SÉRAME

Qui ? Vous !

ZULIME

Un dieu barbare assemble dans mon coeur
L'excès de la faiblesse et celui de l'horreur :
C'est en vain que j'ai cru triompher de moi-même ;
Je déteste mon crime, et je sens que je l'aime.
Je n'y résiste plus : ce poison détesté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejeté,
De toutes les fureurs m'embrase et me déchire ;
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel est dans les replis de ce coeur dévoré
Ce pouvoir malheureux de moi-même abhorré,
Que si, pour couronner sa lâche perfidie,

1175

1180

Ramire en me quittant eût demandé ma vie, 1185
 S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant,
 S'il eût insulté même à mon dernier moment,
 Je l'eusse aimé toujours, et mes mains défailantes
 Auraient cherché ses mains de mon sang dégoutantes.
 Quoi ! c'est ainsi que j'aime, et c'est moi qu'il trahit ! 1190
 Et c'est moi qui le perds ! c'est par moi qu'il périt !
 Non... je le sauverai, le parjure que j'aime,
 Dût-il me détester, et m'en punir lui-même.
 Mais Atide est aimée.

SCÈNE VI

Zulime, Atide, amenée par des gardes.

ZULIME

Ah ! Qu'est-ce que je voi ? 1195
 Ma rivale à mes yeux ! Atide devant moi !

ATIDE

Oui, madame, il est vrai, je suis votre rivale ;
 Le malheur nous rejoint, le destin nous égale :
 Je sens les mêmes feux, je meurs des mêmes coups ;
 Et Ramire est perdu pour moi comme pour vous. 1200

ZULIME

Avez-vous vu Ramire ?

ATIDE

Oui, je l'ai vu combattre,
 Et braver son destin, qui ne pouvait l'abattre ;

Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il est chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus sanglante ;
Vous le voulez, madame, et vous serez contente ;
Il ne vous reste ici qu'à terminer mon sort,
Avant d'avoir appris s'il vit ou s'il est mort.

1205

ZULIME

S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

1210

ATIDE

Ah ! Si vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame : vous l'aimez, et je connais l'amour ;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour ;
Et, quelque sentiment qu'un père vous inspire,
Le plus grand des forfaits est de trahir Ramire.
Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui ;
Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
Quelques amis encore échappés au carnage
Vendent bien cher leur vie et marchent au rivage :
Vous êtes mal gardée : on peut les réunir.

1215

1220

ZULIME

Et vous me commandez encor de vous servir ?

ATIDE

Quand je vous l'ai cédé, quand, vous donnant ma vie,
Je me suis immolée à votre jalousie ;
Quand j'osais en ces lieux vous presser à genoux
De m'abandonner seule, et de suivre un époux,
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes ?

1225

Que vous faut-il ? parlez, cruelle que vous êtes.
 Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
 Et qui peut contre moi vous irriter ?

ZULIME

Vos pleurs, 1230
 Votre attendrissement, votre excès de courage,
 Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
 Vos charmes, mon malheur, et mes transports jaloux,
 Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
 Vous avez mérité que Ramire vous aime ; 1235
 Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même
 Et l'amour paternel, et l'honneur de mes jours.
 Je vous sers, vous, madame, il le faut, et j'y cours ;
 Mais vous me répondrez...

ATIDE

Ah ! C'en est trop, barbare ! 1240
 Eh bien ! j'aime Ramire : oui, je vous le déclare ;
 Je l'aime, je le cède, et vous vous indignez !
 J'ai sauvé votre amant, et vous vous en plaignez !
 Quel temps pour les fureurs de votre jalousie !
 Quel temps pour le reproche ! il s'agit de sa vie. 1245
 Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
 J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
 Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
 Ne vous figurez pas que ma douleur timide
 S'exhale en vains serments qu'arrache le danger ; 1250
 Je jure encor ce ciel, lent à nous protéger,
 Que s'il me permettait de délivrer Ramire,
 S'il osait me donner son coeur et son empire,
 Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
 Je vous sacrifierais son empire et son coeur. 1255

Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
 Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime ?
 Je ne dispute rien, madame, à votre amour,
 Non, pas même l'honneur de lui sauver le jour.
 Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

1260

ZULIME

Non, je ne vous crois point : je vois tout mon outrage ;
 Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux ;
 La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
 Mais cessez de prétendre au superbe partage,
 À l'honneur insultant d'exciter mon courage ;
 Ce courage, intrépide autant qu'il est jaloux,
 Pour braver cent trépas n'a pas besoin de vous.
 Suivez-moi seulement ; je vous ferai connaître
 Que je sais tout tenter, et même pour un traître.
 Je devrais l'oublier, je devrais le punir,
 Et je cours le sauver, le venger, ou périr.
 Sêrame, quelle horreur a glacé ton visage ?

1265

1270

SCÈNE VII

Zulime, Atide, Sêrame.

SÊRAME

Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage,
 Il faut d'un coeur soumis souffrir ce coup affreux.
 Vainement Mohadir, sensible et généreux,
 Du coupable Ramire a demandé la grâce ;
 Tous les chefs, irrités de sa perfide audace,
 L'ont condamné, madame, à ces tourments cruels
 Réservés en ces lieux pour les grands criminels,

1275

Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

1280

ZULIME

Il ne mourra pas seul, et devant qu'il expire...

SÉRAME

Madame, ah ! Gardez-vous d'un téméraire effort !

ATIDE

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort ?
Oublieriez-vous ainsi la grandeur de votre âme ?

ZULIME

Je préviens vos conseils, n'en doutez point, madame ;
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, et toi,
Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi,
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon coeur, et gardez-moi d'un crime !

1285

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Bénassar, Mohadir.

MOHADIR

Ce dernier trait, sans doute, est le plus criminel. 1290
Je sens le désespoir de ce coeur paternel :
Je partage en pleurant son trouble et sa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père,
Et tous les attentats de ce funeste jour
Ne sont qu'un même crime, et ce crime est l'amour, 1295
Dans son aveuglement Zulime ensevelie
Mérite d'être plainte encor plus que punie ;
Et si votre bonté parlait à votre coeur...

BÉNASSAR

Ma bonté fit son crime et fit tout mon malheur.
Je me reproche assez mon excès d'indulgence ; 1300
Ciel ! tu m'en as donné l'horrible récompense.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale a tout sacrifié.
Je lui tendais les bras quand sa main ennemie
Me plongeait au tombeau chargé d'ignominie. 1305
Ah ! l'homme inexorable est le seul respecté :

Si j'eusse été cruel, on eût moins attenté.
 La dureté de coeur est le frein légitime
 Qui peut épouvanter l'insolence et le crime.
 Ma facile tendresse enhardit aux forfaits : 1310
 Le temps de la clémence est passé pour jamais.
 Je vais, en punissant leurs fureurs insensées,
 Égaler ma justice à mes bontés passées.

MOHADIR

Je frémis comme vous de tous ces attentats
 Que l'amour fait commettre en nos brûlants climats. 1315
 En tout lieu dangereux, il est ici terrible ;
 Il rend plus furieux, plus on est né sensible.
 Ramire cependant, à ses erreurs livré,
 De leurs cruels poisons semble moins enivré :
 Vous-même l'avez dit, et j'ose le redire, 1320
 Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
 Est celui dont le bras vous avait défendu ;
 Qu'il n'a point aujourd'hui démenti sa vertu ;
 Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
 Dans ces moments cruels où l'homme est inflexible, 1325
 Où les yeux, les esprits, les sens sont égarés,
 Détourner loin de vous ses coups désespérés,
 Respecter votre sang, vous sauver, vous défendre,
 Et d'un bras assuré, d'un cri terrible et tendre,
 Arrêter, désarmer ses amis emportés, 1330
 Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.
 Oui, j'ai vu le moment où, malgré sa colère,
 Il semblait en effet combattre pour son père.

BÉNASSAR

Ah ! Que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
 Recherché de ses mains le reste de mon sang ! 1335

Que ne l'a-t-il versé, puisqu'il le déshonore !
 Mais ma cruelle fille est plus coupable encore.
 Ce coeur, en un seul jour à jamais égaré,
 Est hardi dans sa honte, est faux, dénaturé ;
 Et, se précipitant d'abymes en abymes, 1340
 Elle a contre son père accumulé les crimes.
 Que dis-je ! Au moment même où tu viens en son nom
 De tant d'iniquités implorer le pardon,
 Son amour furieux la fait courir aux armes.
 Les suborneurs appas de ses trompeuses larmes 1345
 Ont séduit les soldats à sa garde commis ;
 Sa voix a rassemblé ses perfides amis.
 Elle vient m'arracher son indigne conquête ;
 Les armes dans les mains, elle marche à leur tête.
 Cet amour insensé ne connaît plus de frein ; 1350
 Zulime contre un père ose lever sa main !
 Au comble de l'outrage on joint le parricide !
 Ah ! Courons, et nous-même immolons la perfide.

SCÈNE II

Bénassar, Zulime, suivie de ses soldats dans l'enfoncement, Mohadir, Suite.

ZULIME *(les armes à la main, et jetant ses armes)*

Non, n'allez pas plus loin, frappez ; et vous, soldats,
 Laissez périr Zulime, et ne la vengez pas. 1355
 Il suffit : votre zèle a servi mon audace.
 J'ai mérité la mort, méritez votre grâce.
 Sortez, dis-je.

BÉNASSAR

Ah, cruelle ! Est-ce toi que je vois ?

ZULIME

Pour la dernière fois, seigneur, écoutez-moi. 1360
 Oui, cette fille indigne, et de crime enivrée,
 Vient d'armer contre vous sa main désespérée :
 J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
 Ce déplorable objet de mes cruels amours.
 Oui, toutes les fureurs ont embrasé Zulime ; 1365
 La nature en tremblait ; mais je volais au crime.
 Je vous vois ; un regard a détruit mes fureurs ;
 Le fer m'est échappé ; je n'ai plus que des pleurs ;
 Et ce coeur, tout brûlant d'amour et de colère,
 Tout forcené qu'il est, voit un dieu dans son père. 1370
 Que ce dieu tonne enfin, qu'il frappe de ses coups
 L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
 Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse ?
 Ah ! peut-être il est loin d'en être le complice ;
 Peut-être, pour combler l'horreur où je me voi, 1375
 Si Ramire est un traître, il ne l'est qu'envers moi.
 Étouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre,
 Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
 J'idolâtre Ramire, et je ne puis, seigneur,
 Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur. 1380
 J'ai perdu mon amant, et mon père, et ma gloire :
 Perdez de tant d'erreurs la honteuse mémoire ;
 Arrachez-moi ce coeur que vous m'avez donné,
 De tous les coeurs, hélas ! le plus infortuné.
 Je baise cette main dont il faut que j'expire ; 1385
 Mais, pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire ;
 Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
 Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BÉNASSAR

Ô ciel qui l'entendez ! ô faiblesse d'un père !
Quoi ! ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère ? 1390
Me faudra-t-il les perdre, ou les sauver tous deux ?
Faut-il, dans mon courroux, faire trois malheureux ?
Ciel, prête tes clartés à mon âme attendrie !
L'une est ma fille, hélas ! l'autre a sauvé ma vie ;
La mort, la seule mort peut briser leurs liens. 1395
Gardes, que l'on m'amène et Ramire et les siens.

MOHADIR

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumise, désarmée, à vos ordres rendue :
Vous l'avez trop aimée, hélas ! pour la punir.
Mais on conduit Ramire, et je le vois venir. 1400

SCÈNE III

Bénassar, Zulime, Atide, Ramire, Mohadir, Suite.

RAMIRE (*enchaîné*)

Achève de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je suis né, trahi par la fortune,
Sorti du sang des rois, j'ai vécu dans les fers ;
Et je meurs en coupable au fond de ces déserts :
Mais de mon triste état l'outrage et la bassesse 1405
N'ont point de mon courage avili la noblesse :
Ce coeur impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains je remettais Atide.
Ni son coeur ni le mien ne peut être perfide. 1410

Va, Ramire était loin de te manquer de foi ;
 Bénassar, nos serments m'étaient plus chers qu'à toi ;
 Je sentais tes chagrins, j'effaçais ton injure ;
 De ce coeur paternel je fermais la blessure.
 Tout était réparé. Mes funestes destins
 Ont tourné contre moi mes innocents desseins.
 Tu m'as trop mal connu, c'est ta seule injustice :
 Que ce soit la dernière, et que dans mon supplice
 Des coeurs pleins de vertu ne soient point entraînés.

1415

BÉNASSAR

Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
 Je devrais te haïr : tu me forces, Ramire,
 À reconnaître en toi des vertus que j'admire.
 Je n'ai point oublié tes services passés ;
 Et quoique par ton crime ils fussent effacés,
 J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeste,
 Que de ce sang glacé tu respectais le reste.
 Un amour emporté, source de nos malheurs,
 Plus fort que mes bontés, plus puissant que mes pleurs,
 M'arracha par tes mains et ma gloire et ma fille :
 C'est par toi que mon nom, mon état, ma famille,
 Sont accablés de honte ; et, pour comble d'horreur
 Il faut verser mon sang pour venger mon honneur.
 Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
 Il ne reste qu'un choix, la mort ou l'hyménée.
 Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
 Sois son époux, Ramire, et règne en mes états.

1420

1425

1430

1435

RAMIRE

Moi ?

ZULIME

Mon père !

ATIDE

Ah, grand Dieu !

BÉNASSAR

Souvent dans nos provinces 1440
On a vu nos émirs unis avec nos princes ;
L'intérêt de l'état l'emporta sur la loi ;
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre ;
Vis pour elle et pour moi ; sois mon fils, sois mon gendre. 1445

ZULIME

Ah, seigneur ! Ah, Ramire ! 1h, jour de mon bonheur !

ATIDE

Ô jour affreux pour tous !

RAMIRE

Vous me voyez, seigneur,
Accablé de surprise, et confus d'une grâce
Qui ne semblait pas due à ma coupable audace. 1450
Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
Au dessus des états conquis par mes aïeux :
Mais, pour combler nos maux, apprenez l'un et l'autre
Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort, 1455
Sauver Atide et moi des fers et de la mort,

Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
 Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
 Il promettait mon coeur, il promettait ma foi ;
 Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi ; 1460
 Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
 En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
 En vain vous m'accablez de gloire et de bienfaits,
 Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
 Madame, ainsi le veut la fortune jalouse. 1465
 Vengez-vous sur moi seul, Atide est mon épouse.

ZULIME

Ton épouse ? perfide !

RAMIRE

Élevés dans vos fers,
 Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts,
 Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes, 1470
 Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
 Lui-même a resserré dans ses derniers moments
 Ces noeuds chers et sacrés, préparés dès longtemps ;
 Et la loi du secret nous était imposée.

ZULIME

Ton épouse ! à ce point ils m'auraient abusée ! 1475
 Ils auront triomphé de ma crédulité !
 Seigneur, à vos bienfaits ils auront insulté !
 Vous souffrirez qu'Atide, à ma honte, jouisse
 Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice ?
 Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas, 1480
 De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats.
 Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.

Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes :
Vous ne punissez pas cet objet odieux ?

ATIDE

Vous devez me punir : mais connaissez-moi mieux ;
Avant de me haïr, entendez ma réponse.
Votre père est présent ; qu'il juge, et qu'il prononce.

1485

ZULIME

Ô ciel !

(À Zulime.)

(Elle tire un poignard pour se tuer.)

ATIDE

Ramire et moi, seigneur, si nous vivons,
C'est votre auguste fille à qui nous le devons.
Je l'avoue à vos pieds : et moi, pour récompense,
Je vous coûte à la fois la gloire et l'innocence.
Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits :
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de soins, le prix de tant de larmes :
Et lorsque vous sortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, et vous perce le coeur.
Tout semble s'élever contre ma perfidie :
Mais j'aimais comme vous ; ce mot me justifie ;
Et d'un lien sacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, et m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus ; vous le savez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, et malgré l'amour même,

1490

1495

1500

Je vous immolai tout ; je vous ai fait serment, 1505
 Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant ;
 J'ai promis de servir votre fatale flamme :
 Le serment est affreux, vous le sentez, madame !
 Renoncer à Ramire, et le voir en vos bras,
 C'est un effort trop grand, vous ne l'espérez pas : 1510
 Mais je vous ai juré d'immoler ma tendresse ;
 Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,
 Il n'est qu'un seul moyen de céder mon époux,
 Le voici.

RAMIRE *(la désarmant avec Zulime)*

Chère Atide ! 1515

ZULIME *(se saisissant du poignard)*

Ô ciel ! que faites-vous ?

BÉNASSAR

Hélas ! vivez pour lui.

(À Atide.)

(À Ramire et à Atide.)

(Elle tombe sur sa confidente.)

ZULIME

Suis-je assez confondue ?
 Tu l'emportes, cruelle, et Zulime est vaincue.
 Oui, je le suis en tout. J'avoue avec horreur 1520
 Que ma rivale enfin mérite son bonheur.

J'admire en périssant jusqu'à ton amour même :
C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime.
Eh bien ! soyez unis ; eh bien ! soyez heureux
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux. 1525
Éloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce spectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie est horrible, et je ne puis la voir :
Fuyez, craignez encor Zulime au désespoir.
Mon père, ayez pitié du moment qui me reste ; 1530
Sauvez mes yeux mourants d'un spectacle funeste.

ATIDE

Nos deux coeurs sont à vous.

RAMIRE

Vivez sans nous haïr.

ZULIME

Moi, te haïr, cruel ! Ah ! Laisse-moi mourir !
Va, laisse-moi. 1535

BÉNASSAR

Ma fille, objet funeste et tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME

Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour ; il triompha de moi :
Hélas ! Vous n'aurez plus de reproche à me faire. 1540

BÉNASSAR

Mon amitié t'attend, mon coeur s'ouvre.

(Elle se frappe.)

ZULIME

Ô mon père !
J'en suis indigne.

BÉNASSAR

Ô ciel !

RAMIRE ET ATIDE

Zulime ! Ô désespoir !

1545

BÉNASSAR

Ah, ma fille !

ZULIME

À la fin j'ai rempli mou devoir.
Je l'aurais dû plus tôt... Pardonnez à Zulime...
Souvenez-vous de moi ; mais oubliez mon crime.